

Ravaudages

Christiane Levêque

Ravaudages

Récits



Editions Traverse
Collection Lentement



Couleur livres

Photo de couverture : © François Harray.
Graphisme et mise en page : Joëlle Salmon.

Editions Traverse

86/14, avenue Paul Deschanel – 1030 Bruxelles
www.traverse.be

Editions Couleur livres

4, rue André Masquelier – 7000 Mons
www.couleurlivres.be

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays sans l'autorisation de l'éditeur ou de ses ayants-droit.

ISBN : 978-2-93078-316-1
D/2017/13.428/03

© 2017, Traverse asbl, Couleur livres asbl, Bruxelles.

A la mémoire de mes parents.

Prologue

Le temps déroulait son fil sans que maman ne m'autorise à dégager un grenier encombré depuis très longtemps. Un jour, elle m'a offert le sésame. Face à moi, un capharnaüm de chaises dépareillées, un buffet, des châssis, des portes, des cadres de lits et autres petits meubles. Sur une table en chêne large et solide, une vingtaine de cartons empilés dans lesquels j'ai découvert mille et une reliques du passé qui se trouvaient là, depuis belle lurette à l'abri des regards. Certaines que j'ai rangées de suite, soigneusement, précieusement, afin de pouvoir y revenir plus tard, et puis d'autres que j'ai jetées au rebut sur-le-champ, dans la précipitation, parce que ne présentant aucun intérêt, du moins me semblait-il.

Tel fut le sort réservé aux dizaines de chaussettes ravaudées par les femmes de notre famille. Par mes grands-mères, par tante Nina, par la cousine Odile, par maman. Peut-être par d'autres encore, tant il y en avait : des chaussettes de toutes les pointures en laine brune, bleu marine, grise ou noire. Des couleurs sombres, peu salissantes, choisies expressément en vue d'espacer les corvées de lessive à la main.

Quelques heures ont suffi pour que le remords s'empare de moi et me plonge peu à peu dans un tourment indicible. De jour comme de nuit, taraudée, en proie à un sentiment obscur, insondable. Comment avais-je

pu me débarrasser de ce trésor de patience, de méticulosité, venant de ces femmes qui ne roulaient pas sur l'or et s'adonnaient, sans se plaindre, aux exercices d'une économie consentie, délibérée. Non seulement elles les avaient tricotées ces chaussettes, pour leurs enfants, leurs maris, leurs frères, mais tous les avaient portées jusqu'à l'usure, jusqu'au trou, avant qu'elles ne s'attèlent à ce travail de ravaudage qui leur avait pris des centaines d'heures de leur vie, constantes qu'elles étaient, vouées aux tâches domestiques d'un quotidien plus qu'ordinaire.

Ainsi en fut-il de vous dont je n'ai pas conservé l'ouvrage. Si je ne m'étais pas débarrassée de toutes ces chaussettes, comme s'il y avait urgence à le faire, j'aurais pu les coudre bout à bout. Patiemment former de longues bandes que j'aurais entrelacées. Immense ravaudage, laissant apparaître sur l'endroit tous les vôtres, si fins, si réguliers. Par cette célébration du travail de vos mains, par l'hommage rendu aux couleurs de vos laines, aurais-je pu obturer en camaïeux ce qui de notre famille fait béance, faille, déni. Peut-être.

Qu'ai-je pour ma part à ravauder de mes manquements au regard des miens, qu'ils soient hommes ou femmes ? Des absences, des trous, dans cet entrelacs de nos vies. C'est à vous que je pense : tante Nina, pépère, mémère, parrain. J'aurais pu veiller à ce que notre trame ne s'effiloche pas, sans pour autant nous

enchaîner. Etre là, juste quand il aurait fallu, pouvait suffire à garantir le maillage du temps.

De ces proches disparus, tu es le seul, parrain, à nous avoir quitté il y a peu. La voix des morts refuse à se laisser entendre. Pourtant, j'en appelle à vous qui n'êtes plus de ce monde. Soufflez-moi les mots. Ceux que j'ai à dire comme ceux que je m'efforcerai de taire, par pudeur pour les femmes et les hommes que vous avez été. Je ne trahirai aucun de vos secrets. J'ai juste envie de saluer votre mémoire, de simplement vous révéler comme vous m'êtes apparus.

Une mésange se pose sur mon balcon au moment où j'écris ce texte. Ne dit-on pas que les mésanges sont messagères d'un au-delà ? Je n'ose y croire.

Sur un boulier, j'égrène mes dizaines. Année après année, j'avance vers cet âge où, par un jour obscur, vous nous avez lâchés. Certains plus tôt que d'autres. Il est des boules blanches, celles de l'ingénuité, de la légèreté, de la grâce. Et puis des boules rouges, celles du crève-cœur, que l'on fait glisser plus lentement dans l'espoir d'arrondir peines et désenchantements, une fois rompu le charme de l'innocence.

Mais qui de moi ou de vous a lâché l'autre le jour de votre mort ? Je m'en veux d'avoir été ailleurs à l'instant de votre dernier souffle. J'avais moins de trente ans et tout à embrasser. Préoccupée qu'elle est d'elle-même, la jeunesse ne répond de rien quand il s'agit de s'engager dans certains chemins de traverse. Il

en est ainsi. C'est peut-être ce qui la sauve. Chaque chose en son temps, pourrait-on alléguer, histoire de se blanchir. Si ce n'est que le temps vous rattrape et vous accule au regret.

Recueillir les derniers mots suspendus à vos lèvres. Eponger votre front en sueur ou vous serrer dans mes bras. Passer mes doigts dans vos cheveux ou tenir vos mains entre les miennes. Lisser votre joue et la voir rosir encore. Oui, j'aurais pu.

Ravaudages. Je réparerai. Au moins par les mots, ceux que j'aurai écrits. Je rappellerai ce qui de vous me reste des moments qu'ensemble nous avons vécus, le plus simplement du monde, dans ces villages qui nous ont vu naître, où vous avez passé l'essentiel de votre temps.

Je vous suivrai pas à pas, jusqu'à la dernière courbe de votre chemin.

Tante Nina

1885-1970

Douze centimètres et trois millimètres, telle est la hauteur de la pile de lettres que tu nous as adressées de mille neuf cent soixante à ta mort. Douze centimètres et trois millimètres de contrariétés, de craintes, de soucis à relier délicatement sur un pan de mémoire, tant ils sont ardents, sincères, et sortent tout droit d'un cœur fragile et bien trop tendre, si difficile à rassurer.

Dans chaque lettre, tu nous dis ton amour, ton inquiétude à l'idée que je puisse manquer de quoi que ce soit. Tu n'as de cesse d'engager papa et maman à veiller sur moi, à écarter de ma route tout qui me voudrait du mal, en ces contrées éloignées du village, dans cette ville que tu ne connais pas et que tu suspectes d'être infestée de « balbastros », du nom dont tu désignes, va savoir pourquoi, ces individus qui enlèvent les petites filles pour leur nuire et les faire disparaître à jamais.

J'ai passé toute mon enfance à tes côtés. Nous vivions dans la même maison. Au rez-de-chaussée, mes parents occupaient les deux pièces côté rue, et toi, les deux pièces côté jardin. Je passais le clair de mon temps dans ta cuisine, au bout du couloir, ou dans la pièce sombre « du milieu » qui ne donnait ni d'un côté ni de l'autre, là où je rangeais mes jouets, et

où tu as dormi pendant très longtemps auprès de ta mère, morte quatre mois avant ma naissance, à l'âge de nonante-six ans.

Tu serais contente d'apprendre que la photo de celle que tu appelais « man », occupe depuis longtemps une place bien en vue dans ma chambre. Elle tient dans ses bras mon petit père qui devait avoir juste quelques mois, l'âge où un bébé commence à tenir la tête bien droite. Ils ne sourient ni l'un ni l'autre. Elle porte des vêtements longs et noirs, et lui, un large bavoir blanc qui protège le haut de sa robe de laine. A l'époque, elle devait avoir dépassé de peu les septante ans. Les rides entaillent déjà profondément les traits de son visage. Elle paraît bien plus âgée et pourtant, elle en avait encore pour plus de vingt-cinq ans à vivre, à travailler, à mener la maisonnée tambour battant. Tu lui vouais un amour infini.

A l'heure de sa mort qu'elle sentait venir, toujours inquiète de toi, elle s'est demandée comment tu pourrais te débrouiller seule lorsqu'elle serait partie, tant tu te reposais sur elle pour tout ce qui de la vie, relève du bon sens et des soucis du quotidien.

A ta façon, Nina, tu étais une artiste. « Elle a des doigts en or », disait-on de toi, car de tes mains pouvaient surgir comme par enchantement, en un tour de passe-passe, la délicatesse d'une rose en tissu ou la pose d'une voilette.

Tu n'aimais pas aller en classe. A plusieurs reprises, tu as fait l'école buissonnière. En fin de journée, on finissait par te trouver dans l'un ou l'autre recoin du village, après t'avoir longuement cherchée. On te sermonnait, mais rien ne pouvait t'empêcher de recommencer. Parfois même, tu vagabondais dans la campagne jusqu'à bien tard.

J'aime cette photo où on te voit enfant, assise au premier rang entre tes compagnes de classe. Un seul regard et on t'y repère, chaussée de fines bottines en cuir alors que les autres sont en sabots. Dès l'enfance, tu t'es ainsi singularisée par petites touches. Jolie, tu t'es révélée plus tard coquette et attentive à tout ce qui autour de toi appelait la beauté.

Tes absences ne t'ont pas empêchée de tirer profit de l'enseignement de mademoiselle Moreau qui t'a appris à lire et à écrire. Ton écriture était haute et régulière. Tu faisais peu de fautes d'orthographe quand tu as décidé d'en finir avec tout ça.

Ainsi libérée, tu as pu te consacrer à l'apprentissage de ton métier de modiste, dans l'atelier de la mère d'Hélène qui deviendra ton amie pour toujours. Quand j'étais petite fille, tu allais acheter certaines de tes fournitures dans la mercerie qu'elle tenait encore à Cuesmes, un gros village à deux stations de chemin de fer du nôtre. Tu m'emmenais avec toi. On prenait le train.

Quand nous entrions dans le magasin, chaque tiroir du haut rayonnage révélait pour moi des trésors de passementerie, de cotons mercerisés, de cotons perlés, de tubes de soie, de perles, de boutons de verre, de nacre...

A cette époque déjà, tu avais abandonné le métier, mais tu continuais à transformer les chapeaux des anciennes clientes qui te le demandaient. Aussi t'ai-je vue à l'œuvre sous l'abat-jour que tu faisais glisser du plafond au ras de tes yeux, entre vapeur qui assouplissait le feutre, et fers à repasser en fonte qui chauffaient sur la plaque du fourneau. Ils me servent aujourd'hui à caler les fenêtres ouvertes, par jour de grand vent.

Autrefois, ta réputation de modiste dépassait de loin les limites du village. C'était un temps où toutes les dames portaient un chapeau. Etre en cheveux était inconvenant pour une femme qui se voulait respectable. Tu ne manquais pas de clientes. Même les bourgeoises de la ville se déplaçaient jusqu'à toi. Tes chapeaux étaient du dernier cri, originaux, de finition parfaite. Le bouche à oreille s'était donc répandu à vingt kilomètres à la ronde.

Je conserve une dizaine de tes chapeaux dans un espace de rangement bien au sec : un bibi de velours noir à petites plumes et longues aigrettes d'un vert sombre délicatement mordoré, quelques feutres à bords baissés ou roulés, un petit tricorne de deuil en soie, deux chapeaux de paille, et surtout, ce

que l'on nomme chez nous une « sandrinette », un béguin en dentelle noire que portait ta maman les jours de fête, à nouer sous le menton par un large ruban de satin, décoré au niveau du front d'un triple alignement de ruchés de tulle, le tout rehaussé d'un bouquet de violettes.

Je me souviens des boîtes dans lesquelles tu avais rangé ton matériel restant. J'en sortais avec délice les aigrettes, les nœuds de velours, les roses de soie, les voilettes, les rubans de reps, les broches en strass... Sur une étagère de ma bibliothèque, repose un petit oiseau aux plumes carmin, ornement échappé du nid, fixé sur ta pelote par une longue épingle qui se termine par une imitation de perle fine. Tes boules à chapeaux et ton conformateur perchent au-dessus d'une lingère qui est devenue mon armoire aux archives.

Quand je suis née, tu venais d'avoir soixante-trois ans. Tu ne t'étais jamais mariée. Tu n'avais pas eu d'enfant. Je suis tombée dans le creux de ton tablier comme si tu m'y attendais depuis toujours. Tu m'as accueillie comme un ange venu du ciel qui, par bonheur, ne demandait qu'à s'endormir dans tes bras. Dès ma naissance, j'ai été celle qui t'a rendu le sourire après la perte de ta mère.

Douze années durant, je crois avoir été le sujet de tes sollicitudes, mais aussi celui de tes constantes préoccupations. Ta peur de me voir enlevée est devenue obsédante. Dans mes pires cauchemars, il est arrivé qu'un voisin, toujours le même, m'enlève